

les temples seuls vous sont restés. Trois siècles ne s'étaient pas encore écoulés, que Jésus avait déjà des adorateurs dans toutes les parties du monde connu. Ce fait ne repose pas seulement sur le témoignage des chrétiens, mais encore sur celui des païens eux-mêmes. Vers la fin du 1er siècle, Pline écrivait ce qui suit à Trajan : " L'affaire me semble appeler de mûres réflexions, surtout à cause du grand nombre de ceux qui se laissent entraîner. Il y en a beaucoup de tout âge, de tout rang et de tout sexe qui sont mis à l'épreuve et le seront encore. Et cette contagion superstitieuse n'a pas infecté seulement les villes, mais encore les villages et les campagnes. " Aujourd'hui il n'y a pas un coin de la terre où Jésus-Christ n'ait des adorateurs. A qui les doit-il ? A l'Église catholique. Les sectes hérétiques n'ont jamais songé qu'à séduire les fidèles, sans essayer de convertir les païens. Les ariens seuls passent pour avoir converti les Goths. Mais à quoi cela a-t-il tenu ? Les Goths, déjà en partie convertis, demandèrent des évêques aux empereurs ; et ceux-ci, ariens eux-mêmes, leur en envoyèrent de leur secte. Quant aux protestants, ils furent bien longtemps sans songer à porter leur Évangile chez les païens, quoique plusieurs puissances protestantes possédassent de nombreuses flottes ; ce n'est que dans le cours du dernier siècle qu'ils commencèrent à envoyer des missionnaires ; mais, plus prudents que ceux des catholiques, ils restèrent en Europe, où il n'y a point de païens, et où ils n'employèrent leur éloquence qu'à pervertir les catholiques. Le dernier fruit de ce zèle de prosélytisme est la colonie religieuse de Zillertal, près de Schmieberg en Silésie. En Suisse, il existe une société soi-disant évangélique, qui consacre principalement ses soins charitables aux Français, gémissant dans les ténèbres de l'idolâtrie papistique. Son mot d'ordre est : *Évangélisez la France !* Cette société admet des membres de toutes les professions ; l'artisan est chez elle aussi bien venu que le maître ; tout ce qu'on leur demande c'est de répandre dans les villages catholiques des Bibles et de petits traités remplis des mensonges les plus éhontés. De pareilles sociétés se retrouvent dans tous les pays protestants ; elles recueillent de l'argent et achètent de petits traités, qu'elles font distribuer parmi la jeunesse des écoles par des personnes officieuses des deux sexes, qui s'arrangent de manière à se trouver à la porte des écoles catholiques au moment de la sortie des classes. Fourvu que ces jeunes gens s'égarent, le but de

la société est atteint ; quant aux croyances positives qu'ils acquièrent, c'est la chose dont elle s'inquiète le moins. Qu'importe en effet, pourvu que l'on ne soit plus catholique, que l'on croie ou non à la divinité de Jésus-Christ ?

Passage de la position d'ouvrier à celle de patron

Il y a dans les professions laborieuses, comme dans l'état militaire, une sorte de hiérarchie ; les ouvriers peuvent être comparés aux soldats ; les sous-directeurs et les contre-maîtres aux sous-officiers ; les patrons et les maîtres aux officiers ; et de même que le soldat aspire à être officier, l'ouvrier aspire à devenir patron.

Cette nouvelle position, plus flatteuse pour l'amour-propre, est aussi plus favorable au talent ; en même temps, elle ouvre un vaste champ à de légitimes espérances.

Quelquefois ces espérances se réalisent ; mais il faut le dire et le dire bien haut, souvent aussi elles échouent ; et l'on se trouve avoir échangé la position d'un ouvrier tranquille et heureux pour celle d'un chef d'industrie malaisé, assailli d'inquiétudes de tout genre, et se tourmentant nuit et jour afin d'acheter, au prix de la tranquillité du reste de sa vie, un accroissement de bien-être qu'il n'obtient pas.

C'est une bien grave circonstance, c'est la plus grave peut-être dans la vie de l'homme voué à une profession laborieuse, que celle où il prend la détermination d'exercer cette profession à ses risques et périls, avec l'aide de coopérateurs plus ou moins nombreux.

Avant donc de quitter la position de simple ouvrier pour celle de patron ou de maître, vous devez vous livrer à de longues et sérieuses réflexions. N'agissez point à la légère. Songez que de cette détermination dépend le sort de toute votre vie.

Comme ouvrier, votre salaire était modeste, mais assuré ; comme maître, vos profits peuvent être considérables, mais ils sont incertains et soumis à bien des chances.

Comme ouvrier, vous n'aviez à contenter que votre patron, et vous étiez sûr d'y réussir, parce que vous aviez en lui un juge éclairé de votre travail. Comme patron, vous aurez à contenter le public, dont le goût est mobile, dont les inclinations sont changeantes et qui, se portant du côté où la mode l'entraîne, abandonne sans